

Rénovation en trompe-l'œil

Logement. Dans le quartier informel de Manshiet Nasser, la réhabilitation lancée par le gouvernement est loin d'être satisfaisante. Les habitants se sentent toujours abandonnés.

Je veux quitter cette zone maudite à tout prix. J'essaie depuis deux ans d'obtenir un nouvel appartement, mais en vain. » Ce cri du cœur, c'est celui de Thuraya Thabit, 40 ans, habitante de Manshiet Nasser. Le visage marqué, sa *gallabeyah* (longue tunique) mauve tâchée, Thuraya distribue des repas aux orphelins accueillis par une ONG égyptienne qui s'est installée dans le quartier.

Son quotidien, ce sont des ruelles étroites et sinueuses que bordent des bicoques en pierre et des enfants sales qui courent au milieu des animaux. Omniprésente, la poussière, s'infiltrant partout.

Cette zone très pauvre, située à l'est du Caire, est l'un des « quartiers informels » ou *ashwaiyat* en arabe, c'est-à-dire un endroit où les habitants ont construit leurs maisons en toute illégalité sur des terres agricoles ou des terrains appartenant à l'Etat.

Changer les habitudes

A cause de la crise du logement qui frappe la mégalopole depuis les années 1960, ces quartiers se sont multipliés au sein même de la ville. Aujourd'hui, ils occupent 43 % de la superficie du Caire et accueillent plus de la moitié de sa population.

Le quartier de Manshiet Nasser est l'un des *ashwaiyat* les plus anciens et les plus densément peuplés du Caire. Deux mille habitants par hectare, 400 000 personnes parmi les plus défavorisées de la ville. Les deux tiers vivent sous le seuil de pauvreté.

Ici, la population manque de tout. « Nous achetons de l'eau en bidon. Souvent, les vendeurs d'eau



PROMISQUITE. Construites illégalement, les maisons sont souvent partagées par une dizaine de familles. DELPHINE HOTUA

ne viennent pas pendant cinq ou six jours, explique Thuraya Thabit. Nous avons aussi l'électricité mais nous la volons. » Comme ses voisins, elle paye un « voleur d'électricité » qui détourne les lignes pour 5 livres égyptiennes (0,65 euro) par mois.

« Des rochers se décrochent et blessent nos enfants. »

Pas de réseaux d'assainissement, des rues en terre battue et des maisons inachevées, voilà à quoi ressemble Shahba, la partie la plus abandonnée de Manshiet Nasser, où habite Thuraya. Il y a douze ans, elle a dû emménager là avec son mari malade et ses trois enfants car ils n'avaient plus assez d'argent pour payer leur

loyer. « Le quartier est très dangereux. La plupart des jeunes sont drogués. J'ai peur pour mes enfants », dit-elle en pleurant. Devant l'explosion de ces quartiers informels, le gouvernement s'est décidé à réagir. Depuis dix ans, il tente d'en réhabiliter certains, c'est-à-dire de les transformer en quartiers légaux et d'y apporter des services publics. A Manshiet Nasser, une coopération entre l'Allemagne et l'Egypte a été mise en place en 1997 et la société allemande GTZ a entrepris plusieurs chantiers sur place, auxquels participent des habitants et des ONG locales.

Amira Hossam, chargée de la coordination avec les associations chez GTZ, en est convaincue : « Le seul moyen de parvenir à un développement durable est d'autonomiser la population. » Ainsi, affirme-t-elle, des réunions et des conférences sont organisées avec les habitants afin d'écouter leurs

revendications. Des jeunes du quartier réalisent des sondages pour GTZ. C'est le cas de Mohammed Abdallah, lunettes de soleil et cheveux gominés, un des bénévoles. « La plupart des femmes du quartier sont analphabètes, donc je profite de mon talent de dessinateur. Je fais des caricatures du genre "faites-ci" ou "ne faites pas ça" pour sensibiliser les gens. »

Pour Ashraf, membre de l'ONG Le début, le bilan de la réhabilitation reste positif. « Les jeunes du quartier et moi-même, nous avons appris l'autonomie. Nous allons travailler pour développer notre quartier, quelles que soient les conditions dans lesquelles nous devons le faire. »

Grâce à cette coopération, une partie du quartier à Ezbet Bekhit a déjà été réhabilitée. Depuis deux ans, les habitants ont l'eau courante, l'électricité, un système d'égout, des rues pavées et des services publics. Un bureau de poste a été ouvert, un projet d'hôpital est en cours, le centre culturel et l'école ont été rénovés.

Quelques marches inégales, et l'on accède à une ruelle où se trouve la maison d'Angham, qu'elle partage avec d'autres familles. La jeune veuve vit ici depuis vingt-cinq ans. Tout en surveillant ses trois enfants qui chahutent, elle explique : « Grâce aux travaux sur les infrastructures réalisés par GTZ, on a l'eau et l'électricité. Mais l'intérieur des maisons n'a pas été rénové. C'est la façade seulement qui a changé. » Dans la petite pièce où elle vit avec ses enfants, le sol nu est recouvert de tapis élimés, des câbles électriques pendent du plafond et une odeur désagréable flotte dans l'air. « J'aimerais bien quitter ce



VERS L'AUTONOMIE. Depuis quelques années, des jeunes d'Ezbet Bekhit participent à la réhabilitation du quartier et aux campagnes de sensibilisation auprès de la population. DELPHINE HOTUA

quartier et aller n'importe où. Mais je ne peux pas car je n'ai pas d'argent », ajoute-t-elle.

Beaucoup ont apprécié la méthode de GTZ et regrettent aujourd'hui de ne plus être impliqués dans le travail de rénovation. « L'ancien directeur passait ses journées avec les gens, raconte Abd el-Hamid, garde au centre culturel. Tout le monde se souvient de lui alors que personne ne connaît le nouveau directeur, arrivé il y a quatre ans. »

Seuls contre la falaise

Brutalement, les pavés laissent place à la terre battue et les ordures commencent à s'accumuler le long de la chaussée. C'est la frontière entre la partie réhabilitée et le reste d'Ezbet Bekhit. Seuls 9 % du quartier de Manshiet Nasser ont été rénovés.

De l'autre côté de la frontière, les habitants veulent tous parler pour exprimer leur colère et leur désespoir. Délaissant leurs troupeaux de chèvres et de moutons quelques minutes, ils se désolent. « La réhabilitation n'a pas inclus notre zone. Les gars de GTZ viennent de temps en temps, mais ils ne discutent pas avec nous. » Ici, la nuit, on marche dans le noir.

Les drogués et les criminels s'y donnent rendez-vous.

C'est à cet endroit, il y a deux ans, que le conseil municipal a fait démolir quelques maisons adossées à la falaise, qui menaçaient de s'effondrer. L'espace dégagé est devenu une décharge où les déchets s'entassent jour après jour. « Les mouches sont partout. Les petits tombent tout le temps malades. Souvent des rochers se décrochent, blessent nos enfants et tuent nos chèvres », rajoute un homme du quartier en

mimant la scène avec de grands gestes. Au pied de la falaise, des groupes de garçons jouent au ballon. Des hommes montrent du doigt des fissures dans la roche, créées par les écoulements d'eaux usées. Parfois des blocs de pierre obstruent la route qu'il faut dégager avec des bulldozers.

La falaise n'est pas la seule à s'effriter. Les fondations des maisons sont très fragiles et les gens qui y vivent doivent les consolider eux-mêmes. A

l'intérieur, on s'entasse. Chaque habitation accueille une dizaine de familles qui partagent un seul sanitaire.

Un pick-up passe, surmonté d'un haut-parleur qui hurle « Sel ! Sucre ! » A Ezbet Bekhit, les commerces sont rares. Il faut se contenter des vendeurs ambulants. « On veut que le gouvernement nous évacue et nous reloge ailleurs », concluent les habitants d'une même voix.

**MOAAZ MAHMMOUD
CONSTANCE MOLLE**

Vent de culture à Manshiet Nasser



Un auditorium à ciel ouvert avec un écran géant fixé sur la falaise : il ne s'agit pas d'une délocalisation de l'opéra du Caire mais du Palais de la culture de Manshiet Nasser. Situé au pied d'une falaise en bordure de Manshiet Nasser, le centre était pratiquement à l'abandon, quand Youssriya Abd el-Karim, la directrice actuelle, s'y est installée il y a six ans. Bâtiment décrépí,

équipements très pauvres, jardin inondé par les eaux usées, ce « palais » avait triste mine. Il était le lieu de rendez-vous des drogués et des malfaiteurs.

Grâce au projet germano-égyptien de développement du quartier, le Palais de la culture est devenu digne de ce nom. Il dispose aujourd'hui d'une médiathèque, d'un espace informatique et d'une grande salle pour les ateliers.

Les animations sont nombreuses : concerts, cours de dessin, conférences et pièces de théâtre y sont organisés. « J'aime bien assister aux spectacles du Palais, notamment aux concerts de musique folklorique égyptienne », dit Ashraf el-Nouby, habitant du quartier. Dans un mois, un accord de coopération doit être conclu entre le Palais de la culture de Manshiet Nasser et le Goethe Institut du Caire.